

NE PERDEZ PAS DE TEMPS PAR LA MALADIE LES PILULES MORO

Pour les Hommes

Rendent les Hommes Forts et Guérissent les plus Malades

L'homme qui, pour vivre et soutenir sa famille, ne doit compter que sur ses bras et dont chaque minute de labeur représente une parcelle de son pain si rudement gagné, a donc mille raisons de faire en sorte de "tenir le temps", puisque son travail n'est récompensé qu'en raison des heures d'ouvrage.

Mais il en est qui, bien des fois, doivent forcément rester à la maison et perdre, par la maladie, un temps précieux qui, à la fin de la semaine, du mois ou de l'année, signifie plusieurs dollars en moins.

Se bien soigner et à propos, voilà ce qu'il importe le plus à un homme dès qu'il éprouve des fatigues inaccoutumées soit dans la tête, les membres et surtout les reins ou l'estomac.

En effet, la maladie de rognons et la dyspepsie sont ce qu'il y a de plus à craindre chez les jeunes gens comme chez les hommes d'âge mûr.

Pour enrayer le plus efficacement ce mal qui a fait la ruine de tant d'individus, il faut le secours des Pilules Moro.

Ce remède est un créateur très efficace de bon sang qui fortifie et nourrit les organes et restaure le système.

Aux hommes fatigués, surmenés, débilités, exténués même, comme à tous ceux qui souffrent d'un mal quelconque, nous ne pouvons rien recommander de mieux et de plus salutaire que les Pilules Moro.

Les Médecins de la Compagnie Médicale Moro donnent des consultations gratuites à tous les hommes malades qui s'adressent à eux. Leurs bureaux, au No 272 rue Saint-Denis, Montréal, sont ouverts tous les jours, excepté le dimanche, de 9 heures du matin à 8 heures du soir. Les hommes malades qui ne peuvent s'y rendre, sont invités à écrire à ces médecins.

Les Pilules Moro sont en vente chez tous les marchands de remèdes. Nous les envoyons aussi, par la poste, au Canada et aux Etats-Unis, sur réception du prix, 50c une boîte, \$2.50 six boîtes.

Toutes les lettres doivent être adressées:
COMPAGNIE MEDICALE MORO, 272 rue Saint-Denis, Montréal.



M. THOMAS FERRON,
17 High Street, Haverhill, Mass.

"Pour le bien de tous les hommes malades, je me fais un devoir de publier les heureux effets que j'ai retirés des Pilules Moro. Il y avait dix ans que je souffrais de dyspepsie et d'une affection des rognons que les remèdes des médecins consultés ne pouvaient enrayer. Je finis par ne plus rien garder des aliments que je prenais et j'allais bientôt être, à cause de ma faiblesse, dans la triste obligation de laisser mon emploi. Depuis un an, je me porte bien; je mange ce que je veux, sans être incommodé et n'éprouve plus de douleurs de reins. Cet heureux changement est dû entièrement aux bons effets des Pilules Moro."

THOMAS FERRON,
17 High St., Haverhill, Mass.

LA BURNOUS

Au fond de sa boutique basse où l'on accédait de la rue en descendant deux marches, Bou-Craïn, le célèbre armurier de Souk-Ahras, se hâtait à son travail, le soir déjà venu. Sur son établi, gisaient pêle-mêle, entre-croisées, des lames de sabre, d'épées, de poignards. Elles brillaient par reflets inégaux et mobiles à la lueur jaune et tremblante des mèches fumeuses de deux lampes primitives au bec allongé. L'une après l'autre il fourbissait avec un soin minutieux ces armes éprouvées et les rangeait dans des boîtes spéciales de dimensions appropriées à chaque catégorie.

Bou-Craïn avait atteint la vieillesse; l'âge avait blanchi sa longue barbe; il n'avait pas courbé sa haute taille, ni ralenti son activité. Son sang s'était un peu refroidi sans doute, mais au profit de sa prudence. De l'expérience prolongée de la vie à travers mille vicissitudes, il avait acquis une remarquable finesse d'esprit et une rectitude de jugement qu'eût pas fait fi le plus sagace des cadis.

S'il savait mieux que personne assouplir et polir l'acier qui tranche violemment les différends, nul non plus n'était comme lui capable de débrouiller une affaire compliquée ou de se tirer d'une mauvaise querelle par une subtile adresse.

La façon même dont il soutint son industrie et se conserva dans l'aisance, serait preuve suffisante de la supériorité de son intelligence. En sa jeunesse, il avait connu l'honneur et le plaisir de fabriquer de magnifiques armes, superbement damasquinées, sabres ou cimenterres d'un grand prix que se disputaient les caïds et les cheïks opulents. Les temps avaient changé. L'Algérie conquise et colonisée par la France

échappait à l'oppression des chefs de tribus. Le pauvre peuple devenait un peu moins pauvre; arraché aux exactions de ses maîtres musulmans et n'ayant à payer qu'un impôt proportionné et régulier. Mais les riches dominateurs voyaient décroître leurs richesses. Dès lors les coûteuses armes où l'or s'incruste dans l'acier, devinrent d'une vente rare; tandis que les vulgaires, de simples poignards, d'ordinaires couteaux, voire de serviles rasoirs, restaient d'un débit courant.

Bou-Craïn souffrit dans son âme d'artiste, mais domptant la révolte de son orgueil légitime, il se dit avec sagesse et fermeté que la dignité de l'homme dépend moins du genre d'oeuvre qu'il produit que de l'indépendance qu'il assure à sa vie par l'honnête emploi des dons naturels et des aptitudes développées par l'exercice. Il ne dédaigna donc pas de fabriquer des poignards d'un prix modéré, des couteaux et des rasoirs à bon marché, mais il mit sa fierté à les fabriquer excellents pour leur prix. Il en vendit beaucoup, beaucoup et dans sa petite boutique de Souk-Ahras, où l'on venait de loin, et sur les marchés de la province où il se rendait à l'occasion des foires de saison.

Toutefois, il ne voulut jamais se déshabiller des formes les plus délicates de son art, et pour son plaisir, sans calcul de la vente incertaine, il continuait à fabriquer avec amour, en ses heures de loisir, quelques-unes de ces armes blanches d'une trempe merveilleuse et d'une décoration éblouissante, dont les maîtres arabes apportèrent et laissèrent jadis le secret à Tolède. La nuit tout à fait venue, Bou-Craïn prit à peine quelques heures de sommeil. A la première blancheur du jour, il chargeait adroitement en un équilibre savant ses boîtes plates sur les flancs de son

âne; lui-même s'assit sur les reins du courageux animal: et il se mit en route pour Ghardi-Mahou la première ville au delà de la frontière de la Tunisie, qui, à cette époque, n'était pas encore française.

C'était la grande foire annuelle de cette localité; il y parvint à l'heure de l'ouverture du marché. Et jusqu'au soir, s'étant seulement nourri de pain, de dattes et de figues de Barbarie, et abreuvé de l'eau de la fontaine, il exerça dans une sérénité presque silencieuse son profitable négoce. Il vendit à peu près tout son lot et, la bourse pesante, il repartit sur son âne.

Toutefois, la distance était trop grande pour qu'il lui fût possible de regagner sa demeure autrement qu'en pleine nuit. Il n'ignorait point qu'un homme dont on a vu l'obscurité, à de tragiques surprises. L'économie lui défendait, d'autre part, de s'héberger dans Ghardi-Mahou, où les hôtelleries dans le temps de la foire coûtaient trop cher, à son gré. Bou-Craïn se crut sage de prendre un tiers parti et de s'arrêter à la fin caépuscule dans une espèce de métairie de chétive apparence, tenue par des indigènes, ses coréligionnaires. La loi de Mahomet prescrivait de toujours ouvrir la porte à un frère et de lui donner abri sous son toit.

"Tu es le bienvenu, dit à l'armurier le chef de la maison: louons Allah qui amène un frère à son frère."

Et les trois fils du chef de la maison qui étaient déjà de jeunes hommes ardents et vigoureux, répétèrent:

— Sois le bienvenu, au nom d'Allah!

Ils logèrent l'âne sous un hangar, l'homme dans une pièce étroite et longue, au rez-de-chaussée, pourvue pour tout mobilier d'une natte étendue sur la terre battue, de quelques vieux coussins et d'un baquet plein d'eau pour les ablutions.

"Je serai là fort bien, déclara Bou-Craïn avec un sourire de contentement philosophique; il n'y manque rien de l'indispensable. Bonne nuit sous la garde d'Allah."

Et l'homme armurier, roulé dans son burnous, s'allongea sur la natte, un coussin sous la tête et s'endormit sans défiance.

Derrière la porte close de la chambre, le plus jeune des fils, aux aguets, épiant son sommeil, et quand la respiration régulière de leur hôte et ses soufflements sonores ne lui laissèrent aucun doute, il retourna à pas étouffés près de ses frères et leur dit:

"Savez-vous qui est cet homme que nous logeons? Bou-Craïn, l'armurier de Souk-Ahras. Savez-vous ce qui pend à sa ceinture sous son burnous?... Une bourse pleine de pièces d'argent et de pièces d'or."

J'étais au marché de Ghardi-Mahou. Il en a pour une grosse somme dans son petit sac de cuir. J'ai toute la journée regardé sa boutique.

— Ah! ah! firent ses frères, grosse sommes? et alors?

— Alors, il faut la lui prendre.

— C'est ce que je pensais, dirent en même temps les deux autres.

— A-t-il des armes? demanda l'aîné.

— Pour se défendre? non, celles qu'il n'a pas vendues sont dans des boîtes fermées, qu'il a empilées le long du mur de la chambre. Il n'aura pas le temps de les ouvrir si nous nous y prenons convenablement.

— Il n'est pas nécessaire de le tuer, remanqua l'aîné.

— Sans doute, répliqua le second à moins qu'ils ne s'éveille mal à propos et ne fasse résistance.

— Et dans ce cas, conclut le plus jeune, on lui coupera la gorge avec un de ses rasoirs, que je vais tirer d'une de ses boîtes de façon qu'on pourra croire qu'il s'est suicidé et c'est ce que nous dirons.

L'aîné fit encore une question au cadet.

— As-tu songé qu'à son réveil il s'apercevra de l'allègement de sa ceinture par la disparition de sa

bourse?

— Aussi s'agit-il d'être adroit

deux fois pour la détacher pour la rattacher après l'avoir vidée, puis rempli d'un poids égal de baïoques.

— Et tu seras assez adroit?

— J'en réponds, il ne sentira rien, ce n'est pas d'aujourd'hui, que je fais le métier, et ne te souviens-tu pas que j'ai saisi au haut d'un chêne et descendu jusqu'à terre un nid d'épervier sans réveiller la mère dormant sur sa couvée? Cependant que notre frère, à tout événement, se tienne prêt, le rasoir à la main.

Ils entrèrent sans bruit, et opérèrent comme ils étaient convenus. Toutefois le plus jeune, trop présumé, eut la main plus lourde, ou Bou-Craïn avait le sommeil plus léger que n'avait la femelle de l'épervier. Le volé sentit fort distinctement le vol, mais il précéda en même temps la présence des trois frères et leurs intentions comprit qu'un signe d'éveil le ferait mettre à mort. Il simula donc un sommeil naturel et continua de souffler dans le même rythme et le même ton.

Les malfaiteurs traités à l'hospitalité se retirèrent satisfaits. Le vieil armurier se prit à réfléchir au moyen de les convaincre et de les faire punir, et, si possible, de recouvrer son bien.

Ce n'est pas sans amertume au coeur qu'il soupesait sa bourse où une malpropre monnaie de mauvais bronze n'ayant même pas cours hors de la Régence, était substituée aux belles pièces d'argent sonnantes et au beaux louis d'or brillants.

Sa méditation ne fut pas vaine. L'inspiration de sa prudence rassérénait ses traits; et au jour il se leva tranquille, résolu dans l'intérêt de sa vie et du succès de son dessein à dissimuler qu'il eût connaissance du larcin, et à quitter ses hôtes que maintenant il savait capables de tous les forfaits, la mansuétude dans les yeux et le remerciement aux lèvres.

Avant de sortir de cette chambre où il avait dormi, Bou-Craïn accomplit un curieux manège.

Dépoillé de ses vêtements comme pour les ablutions, que religieusement en effet il pratiqua, il masqua la petite fenêtre avec sa gondoura, aveugla les fentes de la porte en y suspendant son burnous. Sur ainsi de ne pouvoir être vu, il tira d'une de ses boîtes un poignard relève la natte qui lui servit de couche, et tout doucement, sans le moindre bruit, il creusa dans la terre battu un trou étroit profond de dix centimètres environ.

Cela fait, il s'approcha de son burnous déployé et dans le pan de dessous, découpa un rond d'étoffe de la dimension d'une pièce de cinq francs. Il enfouit cette rondelle dans le trou qu'il reboucha soigneusement et rabat la natte comme auparavant.

Peu après, sans témoigner de hâte, il harnacha et bride son âne, prodigue à ses hôtes les selams d'usage, et offre de leur payer la gîte. Mais eux qui ne veulent pas qu'il s'aperçoive sitôt du vol — ce qui ne pouvait manquer s'il ouvrait sa bourse — font les généreux ainsi que s'y attendait Bou-Craïn, et refusent toute rémunération.

Et chacun à part soi se réjouissait de sa malice et du bon tour joué. Car eux se voyaient maintenant tranquilles possesseurs de l'argent, et Bou-Craïn était désolé, mais certain de les confondre.

L'expérience avait enseigné la défiance au vieillard: les coquins fort rusés pourraient bien surveiller quelle direction il prendrait; s'ils l'avaient vu s'acheminer vers Ghardi Mahou au lieu de suivre la route de Souk-Ahras, ils auraient deviné le faux semblant de ses manières avec eux, et sur le chemin lui auraient tendu une embuscade pour qu'il n'arrivât pas vivant jus qu'au bureau de police.

Il poussa donc sa monture dans la direction de Souk-Ahras jusqu'à cinq mètres environ au delà d'un double coude; là courait un faible ruisseau qui, coupant la route et

contournant une colline, rejoignait cette route à un kilomètre plus bas que la ferme, et à pareille distance de Charli Mahou. Le plan de Bou-Craïn était de filer par le lit du ruisseau, de façon que des pas de son âne il ne restât point de traces; mais trop sage pour omettre aucune précaution, il avança encore cent pas plus loin que le ruisseau, puis y ramena son âne en balayant de son burnous la poussière du chemin sur la seconde piste du bourriquet.

Moins d'une heure après il arrivait chez le hakem (juge) et formulait sa plainte. La justice musulmane est plus expéditive que la nôtre. Sur-le-champ les inculpés furent arrêtés et amenés devant le hakem.

— Leur as-tu réclamé ton argent?

— Allah m'a gardé de leur en rien dire. C'eût été inutile et dangereux.

— Qu'avez-vous à répondre? interrogea le hakem s'adressant aux voleurs.

— Cet homme n'a jamais séjourné chez nous, c'est la première fois que nous le voyons.

— Et toi, Bou-Craïn, quelle preuve as-tu de ce que tu avances?

— Sidi, je m'attendris à leurs dénégations. Regarde, écoute et juge-moi.

Bou-Craïn, déploya son burnous et montrant le trou circulaire de la pièce découpée:

— Si l'on découvre chez eux le morceau qui manque à ce burnous et tel qu'il s'y adapte exactement, croiras-tu que j'ai dit vrai?

— Certes, ce sera démontré.

— Envoie donc tes gens de confiance, dans la chambre où j'ai dit que j'ai couché, ils soulèveront la natte, et au milieu de l'espace qu'elle couvre une petite place fraîchement remuée leur signalera le trou que j'ai creusé et où j'ai enfoui le morceau de mon burnous.

— Le hakem y consenti. Durant le temps que ceux s'édés de police allèrent vérifier l'assertion du plaignant, les accusés restèrent détenus.

Moins de deux heures après, les s'édés étaient de retour.

— Bou-Craïn a dit vrai, voici le morceau de son burnous. Il n'en fallait pas davantage; les trois frères furent condamnés à la prison et à l'amende.

— Ce n'est pas tout, reprit le hakem à qui l'un des agents avait remis discrètement un paquet enveloppé.

— Quelle somme avais-tu dans ta bourse, Bou-Craïn?

— Exactement, en monnaies françaises, cinq pièces d'or de vingt francs, six de dix francs et onze de cinq francs en argent huit de deux francs et dix-neuf de un franc. En monnaie anglaise, une guinée et deux souverains, en monnaie italienne, quatre pièces de dix lire en or et treize lire en argent, plus quatre duros espagnols; pas de pièces tunisiennes; j'avais opéré le change.

— Compte et vérifie, ordonna le hakem à l'agent en lui remettant le paquet.

C'était un pot de terre où les voleurs avaient versé le contenu de la bourse, et que les gens de police avaient déniché en opérant leurs perquisitions.

— C'est parfaitement exact déclara l'agent.

— Reprends ton bien, Bou-Craïn, déclara le juge. Louons Allah! et n'oublie pas les pauvres.

Pontsevrez.

Queen Insurance Co.

La plus forte compagnie d'assurance contre le feu.

Ne soyez pas imprudent. Ayez toujours vos bâtiments bien assurés. Le feu est un terrible destructeur mais lorsque vous avez de l'assurance sur vos propriétés vous n'avez aucune inquiétude.

F. J. BUOTE, AGENT
Tignish, P. E. I.

Le ministère des Travaux publics recevra jusqu'à 4 00 P. M., lundi, le 28 août 1911, des soumissions pour la construction d'un prolongement aux brise-lames et approfondir l'entrée à Naufrage Pond, I. P. E., lesquelles soumissions devront être cachetées, adressées au sousigné, et porter sur leur enveloppe, en sus de l'adresse, les mots: "Soumission pour le prolongement des brise-lames et l'approfondissement de l'entrée à Naufrage Pond, I. P. E."

On peut consulter les plans, devis, les formules de contrat et se procurer des formules de soumission au ministère des Travaux publics, à Ottawa, aux bureaux de M. J. B. Hegan, ingénieur de district, Charlottetown, I. P. E. et du maître de poste à Naufrage Pond, I. P. E.

Les soumissionnaires ne doivent pas oublier qu'on ne tiendra compte que des soumissions faites sur les formules imprimées fournies, dûment libellées, signées de la main des concurrents, avec désignation de la nature de leurs occupations, et du lieu de leurs résidences; s'il s'agit de sociétés, chaque associé devra signer de sa main la soumission et y inscrire la désignation précitée.

Un chèque égal à dix pour cent (10 p. c.) du montant de la soumission, fait à l'ordre de l'honorable ministre des Travaux publics et accepté par une banque à chartre devra accompagner chaque soumission. Ce chèque sera confisqué si l'entrepreneur dont la soumission aura été acceptée refuse de signer le contrat d'entreprise ou n'exécute pas intégralement ce contrat.

Les chèques dont on aura accompagné les soumissions qui n'auront pas été acceptées seront remis.

De ministère ne s'engage à accepter ni la plus basse ni aucune des soumissions.

Par ordre,
R. C. DESROCHES,
Secrétaire.

Ministère des Travaux publics,
Ottawa, le 29 juillet 1911.

N. B.—Le ministère ne reconnaîtra aucune note pour la publication de l'avis ci-dessus, lorsqu'il n'aura pas expressément autorisé cette publication.



Souvenez-vous de vos morts

C'est une pieuse coutume que celle de prier pour les morts.

La meilleure manière de perpétuer la mémoire de vos disparus est par la carte souvenir avec prière.

Nous ayons en main une jolie carte funéraire bordée de noir, avec prière, nom de la personne défunte son âge et la date du décès imprimés sur un côté, et de l'autre diverses scènes pieuses.

25 Cartes pour 75 cents
50 " " \$1.00

envoyées sans frais de malle à n'importe quelle adresse en Canada ou aux Etats-Unis sur réception du prix.

Nous n'imprimons pas moins de 25 cartes.

Adressez: L'IMPARTIAL
Tignish, Ile du P. E.

J. A. JOHNSTON, M. D., C. M.
Médecin—Chirurgien
TIGNISH, ILE DU P. E.